

rasse les pétunias et les belles-de-nuit mêlent leurs effluves embaumés aux senteurs capiteuses du jasmin et des roses, et tandis que, bien loin dans la campagne, les phryganes font entendre leur cri strident, de l'étang un chant s'élève, semblable au tintement argentin de mille clochettes.

Oh ! la belle soirée pour jouir de la vie, la belle nuit quand on s'aime !

Tandis que, dans le grand salon rouge, parents et amis causent gaiement devant la maison, sur un même banc sont assis deux jeunes gens. Elle, c'est Dorette, notre petite Dorette d'autrefois ; lui, c'est Robert, son ami d'enfance : un ami d'enfance et peut-être quelque chose de plus encore, à voir l'expression émue du jeune homme lorsqu'il contemple Dorette assise à ses côtés. Tout le corps mince et souple de la jeune fille est renversé en arrière en un gracieux abandon et les deux mains derrière sa tête, elle contemple la voûte étoilée ; ses grands yeux aux prunelles sombres semblent lumineux à l'horizon.

Qu'elles leur semblent belles les étoiles et plus belle encore cette nuit d'été, dont ils sentent la chaleur tiède descendre doucement dans leurs cœurs épris.

Parfois l'éclat bref d'une voix, l'écho bruyant d'un rire, viennent mourir à leurs pieds ; eux restent silencieux, craignant de faire évanouir par une parole le charme délicieux qui les enveloppe.

Tout à coup, une étoile, en une longue fusée d'or, paraît au firmament, et lentement, décrit son sillon lumineux au-dessus d'eux.

Les yeux des deux jeunes gens se rencontrent, leurs mains se joignent et, frémissant d'émotion, ils forment un souhait qu'ils achèvent en un baiser.

Passez, étoiles filantes, témoins muets de nos amours et de nos joies.

◆ ◆ ◆

Un premier soir d'automne. Il fait maintenant complètement nuit dans le grand salon où quelques bû-

ches se consomment silencieusement. Dans l'air lourd de cette pièce fermée, flotte une tristesse vieillotte et pénétrante ; tristes sont les sombres boiseries sur lesquelles se détachent des portraits à moitié effacés, triste est le feu qui achève de mourir en jetant un fugitif reflet sur une forme menue, assoupie dans un fauteuil à haut dossier.

En tricotant une paire de bas pour ses pauvres, Mlle Dorothée s'est endormie depuis un long moment déjà. Quelle vision joyeuse voit-elle passer dans son sommeil ? Sur le visage flétri de la pauvre demoiselle se joue un sourire de bonheur qui enlève à la bouche son expression de tristesse amère, et dans ce sourire on croit voir revivre la riieuse Dorette de jadis.

Le bruit de la porte en s'ouvrant met en fuite et le beau rêve et le sourire, et brusquement réveillée, Mlle Dorothée rajuste ses lunettes et ramène frileusement sur elle les plis de sa pèlerine noire.

C'est Jeannette, la vieille bonne qui entre : "Mademoiselle vent-elle de la lumière ?" demande-t-elle de cette voix sans timbre particulière aux gens chez qui le silence est passé à l'état d'habitude. — "Merci, ma bonne, répond la vieille demoiselle, je me sens fatiguée ce soir et ne tarderai guère à prendre mon repos ; tire seulement les rideaux et pousse mon fauteuil près de la croisée."

Avec des gestes lents et calmes, Jeannette relève les sombres tentures, secoue doucement les coussins du fauteuil et, après avoir posé un tabouret sous les pieds de sa maîtresse, se retire silencieusement. Les rayons de la lune entrent maintenant mais cette clarté blanche et mystérieuse semble rendre encore plus froide cette grande pièce sombre et glacer encore plus le cœur de Mlle Dorothée. La vieille demoiselle lève vers la voûte étoilée ses yeux que des larmes ont éteints et semble perdue dans un monde de souvenirs. Hélas ! qui ne trouve dans son passé une source inépuisable de jouissances et de regrets ?

Soudain, une étoile filante ; la dernière peut-être de l'été, suprême adieu des beaux jours, traverse rapidement l'horizon et va se perdre dans l'infini noir...

Mlle Dorothée se souvient, et deux larmes brûlantes glissent le long de ses joues amaigries.

Tombez, étoiles filantes, tombez !

Rêves d'amour, tristes chimères, vous brillez soudain à nos yeux éblouis pour disparaître aussitôt en ne nous laissant que des regrets !

JACQUELINE.

(La Femme Contemporaine.)

E'hygiène dans nos églises. (1)

Par le Docteur AURELE NADEAU de Saint-Joseph de Beauce. Membre correspondant de la société médicale de Montréal.

(Suite)

LES CRACHATS

On comprendra l'importance des planchers impeccables aux yeux de l'hygiène quand on se rappellera que dans notre chère province, ils doivent servir de dépotoirs à cette abomination par excellence qu'on nomme les crachats.

Quand on songe qu'une population française, issue de la race de Pasteur, qu'un peuple élevé dans la crainte de Dieu, se permet de pareilles ignominies dans un temple destiné à rendre hommage au Créateur, c'est à désespérer les plus fervents de la doctrine sanitaire et de toutes les doctrines.

Je me rappellerai longtemps de ce dimanche après-midi où j'ai visité une belle église d'un comté rural en compagnie d'un Américain protestant. Le Yankee me fit observer que la voûte était d'une rare beauté mais que le plancher était "shocking". En effet, l'habitude m'avait empêché de remarquer les crachats dont le parquet était constellé. Il y en avait de toutes les formes et de toutes les couleurs. Un étudiant en médecine y aurait trouvé matière à clinique. Pour échapper à la honte, je me hâtai de dire qu'il y avait dans cette paroisse plusieurs descendants d'Abénaquis et de Hurons à qui on ne pouvait jamais inspirer